

# Il serait difficile de trouver dans le récit de la Bible juive

des traces de censure ou de refoulement. Le comportement de nos pères y est décrit sans fard, et si certains de leurs agissements relèvent de la familiarité avec le paganisme et de l'attirance pour ses jouissances, d'autres sont évidemment liés à leur fidélité neuve et craintive à l'égard du Dieu Un et de son élection.

Ce Dieu, remarquons-le d'emblée, n'est pas personnel, comme il le deviendra avec le christianisme, mais collectif. Ce point stipule qu'un juif isolé est abandonné puisqu'une collectivité est nécessaire à Sa présentification. Le regroupement familial est évidemment prototypique de cette collectivité nécessaire et on peut encore, aujourd'hui, vérifier combien la famille juive est le temple naturel de ce Dieu Un, chacun à la place qui lui est assignée, ayant à s'en faire le serviteur. Ces places sont toutefois inégales puisqu'il en est une qui est réputée privilégiée : celle du père qui est chargé de faire entendre et respecter l'autorité divine. A l'intérieur de la famille, le père a ainsi le devoir d'exercer la maîtrise qui lui est déléguée et qu'il a à transmettre. Avec le monothéisme, le géniteur devient ainsi le

prêtre d'une vocation qui n'est plus locale mais universelle.

Certes, l'épouse tient, là aussi, un rôle original quoique inattendu puisque, habituellement, il ne semble pas bien clair. Dans cette économie en effet, si le père est un soldat de Dieu, la mère semble occuper la place de Dieu lui-même. D'où la banalité de ses expressions hystériques pour rappeler au chef de famille qu'il dépend de son bon vouloir. Mais, et c'est capital, la place maternelle n'est pas transmissible. La fonction paternelle exige par contre qu'elle puisse être transmise. D'où ce trait qui paraît résister à la modernité : la valeur de bénédiction accordée à la naissance d'un fils, de déception à celle de la fille.

Cette esquisse succincte mais exacte de l'économie patriarcale dresse la scène d'une tragédie dont les partenaires vont manquer de recul et d'humour. Conflit d'autorité entre l'homme et la femme au point de pouvoir aboutir à une inversion de la virilité ; revendication inextinguible de la fille, écartée de la transmission sauf, là encore, à imaginairement se viriliser. Et puis guerre entre les frères pour capter un héritage, qui est indivisible pour des raisons de structure.

La rançon du monothéisme en effet est de donner un alibi divin au caractère unique et non fragmentable du bien susceptible d'être transmis par le père.

Remarquons que, malgré ses représentations communes (pénis, fortune, autorité, par exemple), la nature réelle de ce bien reste énigmatique. Puisque leur possession effective, qu'elle soit acquise par la naissance ou par le travail, ne comble pas l'envie de la marque conférée par l'héritage. Par ailleurs, les contraintes de la représentation masquent le fait que c'est la dette qui est le trait significatif du bien ainsi transmis ; quelle que soit son importance, l'héritier ne sera jamais que l'usufruitier chargé lui-même de transmettre ce bien après avoir dû consacrer sa vie à le faire fructifier. La guerre entre frères a ainsi pour motif réel l'endossement d'une dette dont la transmission vaut comme signe d'amour du père.

La Bible raconte avec réalisme cette tension majeure entre fils, au détriment des autres drames possibles, d'ailleurs. On ne voit pas que le fratricide soit central dans le drame grec. D'emblée, l'amour du Père se solde entre fils par le crime,

l'usurpation, la captation, la vente comme esclave, etc.

Cette haine inattendue mérite un peu plus de considération sur les conditions de sa genèse. Il est devenu en effet ordinaire de la penser comme causée par la confrontation avec l'autre, le différent, l'étranger. La xénophobie trouve ainsi une explication facile : l'étranger dérange mon identification et du même coup interroge les limites du pouvoir de mon ancêtre. Je lui dois — la dette encore — de le rétablir dans l'universalité que le monothéisme lui prête. Mais la haine pour mon frère est différente puisqu'elle n'est plus celle de l'autre, mais du semblable en tant qu'il me dispute l'amour du père.

Ce dispositif est conforté par une relation primitive à l'image ; puisque celle qui m'est renvoyée de moi-même par le miroir est celle d'un semblable qui me captive par son caractère idéal et avec lequel je vais dès lors entrer en rivalité (cf. le stade du miroir de J. Lacan ). La haine de qui me ressemble et qui vaut pour moi comme idéal trouve plus haut ses coordonnées et alibis symboliques.

Si la haine est donc ce qui accompagne la rencontre de l'autre aussi bien que du semblable, on conçoit qu'elle soit un effet bien inattendu de l'amour du père.

Mais cet effet se vérifie chaque jour aussi bien dans la vie de la famille que dans celle de groupes plus larges. N'oublions pas que les trois religions issues du monothéisme sont frères. Et à imaginer la victoire de l'une d'elles, on comprend bien comment la haine du semblable ne manquera pas de ressusciter en son intérieur l'apparition de nouveaux schismes (outre ceux qui y fonctionnent déjà).

*Paris, avril 1994*